



OTTAWA PITTORESQUE

Voici le parc Major, encore un des plus beaux endroits d'Ottawa pittoresque. C'est une connaissance à moi un peu plus intime, vu que l'occasion d'y passer m'est offerte à peu près tous les jours. Aussi, cette fois, je ne vous le décris pas par le détail, comptant bien que nous aurons lieu d'y revenir ensemble, quelque bon jour, amis lecteurs, si vous me continuez votre faveur.

Je me dispenserai donc d'en parler au long, aujourd'hui. Son joli lac argenté par les rayons du soleil, sa petite forêt de sapins, ses ponceaux rustiques, ses miniatures de vallées et de plateaux où l'art a complété la nature, ses larges allées, son gazon d'émeraude, ses beaux arbres élancés, ses tendres fleurs et par-dessus tout ses gentilles promeneuses, je serai si audacieux, au temps voulu, que d'essayer à vous en révéler les charmes. Traversons le donc, cette fois, sans désemparer, dans toute sa longueur d'une dizaine d'arpents, depuis la rue transversale St-Patrice jusqu'à la grande rue Rideau de même directions resserré qu'il se trouve, assez à son aise cependant, entre l'avenue Mackenzie et le canal Rideau. Hâtons-nous d'arriver aux buttes du Parlement : il me tarde de vous mettre en face d'un second panorama splendide et digne en tous points du premier.

Toutefois avant que de sortir du parc Major, je dois à votre légitime curiosité de vous dire ce que signifie ce monument, cette statue de bronze d'un soldat des gardes, sac au dos, arme au repos, qui en décore l'entrée. Je l'ai tout frais à la mémoire ; car, depuis des mois que je suis ici, c'est il y a quelques jours seulement que je m'en suis inquiété. Ce ne sera peut-être pas vanter mon enthousiasme martial et mes appétits guerriers, mais je ne voudrais pas, non plus, contre mon habitude, déguiser la vérité.

L'inscription explicative que j'ai lue sur le socle de pierre, voici comment elle peut se traduire à peu près : car c'est en anglais, vous croyez bien : "Ce monument a été élevé par les citoyens de la ville d'Ottawa à la mémoire des soldats Osgoode et Rogers de la compagnie des gardes, tués à Cutleknife Hill le 5 mai 1885." Respect aux vaillants qui sont tombés au champ d'honneur !

Les bustes des deux soldats, en relief sur une plaque circulaire de bronze, ornent deux côtés du socle. Salut à ce monument : il fait l'honneur de ceux qui l'ont mérité et le mérite de ceux qui les en ont honorés !

Puisse-t-elle ne nuire pas trop à la gloire des uns et des autres, cette réflexion caustique que me faisait, hier, un compatriote, bon plaisant, comme nous passions près de là. Ces chers Anglais, me disait-il, pourvu qu'ils ne soient pas de ceux de la fameuse charge de Batoche ; car alors il conviendrait mieux de les représenter avec une balle à moitié entrée dans... le dos. Ils se sauvaient si bien, les braves !...

Je la donne pour ce qu'elle vaut. Passons notre chemin.

* *

En sortant du parc, on tourne à main droite par le pont des sapeurs, branche Rideau-Wellington. Juste au bout du pont, par-delà la grande gorge de "Deep Cut" où se dissimule le petit canal Rideau, encore à droite, se trouve une barrière et les terrains du Parlement commencent ; pénétrons-y si vous le voulez bien. C'est le point de départ de cette grande allée de promenade dont je parlais au début de notre excursion, et qui décrit un croissant autour des édifices parlementaires. Nous allons la suivre en êtes-vous ? J'y passe moi-même pour la seconde fois seulement.

L'autre jour, quand je suis venu ici, j'étais seul avec mes pensées ; mais si le bonheur, si le contentement n'est pas incompatible avec la condition d'un homme abandonné seul dans la vie, voire même dans une allée de promenade, j'en ai éprouvé ce matin là ! Abandonné, c'est le mot ; car celle dont l'éloignement me laisse dans l'abandon venait de quitter la ville pour un voyage.

Et, pauvre délaissé, de quel artifice n'est pas capable le génie inventif d'une âme aimante ! J'avais résolu de monter jusqu'au sommet du cap, espérant apercevoir de là, dans la grande rue de la cité transriversaine, Hull, la bas-canadienne, la voiture qui ravissait loin de moi mon amie ! J'ai voulu, j'ai osé tout dire, pour que l'on sache bien, par mon exemple, comme l'effet souvent ne répond pas à la cause ! Conduit, tout d'abord, en ces lieux, par l'amour d'une femme, j'y ai trouvé une nature si belle, un spectacle si grand que j'y ai senti mon cœur se réchauffer davantage, et se remplir de plus en plus, d'un amour encore plus noble, celui qui nous reporte vers la source de tout bien, vers le Bon Dieu !

Que ne puis-je vous faire ressentir ce que j'ai senti, vous communiquer un peu de mon ivresse, de mon admiration ! Oh ! mais c'est que pour un pareil tableau il faudrait des couleurs plus vives que les pâles nuances qui sont sur ma palette, un plus mâle pinceau que celui que je tiens !

* *

Neuf heures du matin sonnaient au beffroi du Parlement ; l'air était pur sur la grande terrasse où il arrivait directement de la rivière avec les fraîches senteurs de l'eau ; le soleil était monté radieux à l'horizon, mais la brise matinale et quelques légers nuages faisaient qu'il ne nous envoyât qu'une agréable chaleur, qu'une lumière douce et tamisée ; le brouhaha de la ville se perdait dans le lointain et le grondement continu des chûtes en dominait les faibles échos ; les petits oiseaux gazouillaient leurs plus jolis refrains du printemps tout en cherchant où fixer le nid de leurs amours dans la haie de sapin, toujours verte, qui borde l'allée.

Un arroseur abattait la poussière des avenues, pendant que tout auprès, un jardinier préparait le lit de terre molle où vont naître et grandir les fleurs publiques du Parlement et qu'un autre faisait avec art la toilette au vert gazon de la pelouse. Dans l'allée un homme marchait seul avec un livre où s'absorbait toute son attention, moi de même je m'y aventurai seul et seul je l'arpentai d'un bout à l'autre, en admirant tout bas !

Laissant, à ma gauche, l'arrière des édifices parlementaires, le canon qui tonne chaque midi, à la gueule duquel je passais, tout mon intérêt se concentrait sur le spectacle de droite. Forcé que je suis de renoncer à le décrire comme je l'ai vu, je l'indique seulement : l'entrée du canal, à nos pieds, et tous les nombreux vaisseaux qui s'y pressent déjà, l'énorme flanc rocheux de la Pointe Nepean ; la basse-ville avec ses églises et ses larges artères où circule tout un peuple en pleine activité ; là-bas, l'hôpital protestant sur le sommet d'un coteau. Puis, de l'autre côté, encore la Pointe Gatineau sous un nouvel aspect, encore Hull, dans les rues de laquelle on distingue les voitures, encore les ponts, les moulins, les innombrables piles de planches ; et les chûtes Chaudière dont la masse blanche se précipite avec fracas en bas du rocher, après avoir caressé en passant le fameux "Table Rock." Enfin le grand bassin de la rivière avec tous les petits bâtiments qui le sillonnent, avec son étroit îlot de pierre où se dresse l'humble cottage en bois brut d'une famille italienne, les barques qui voltigent, les rameurs qui chantonnent, etc., etc.

Il s'élevait de cet ensemble de beautés un flot d'harmonies qui me grisaient le cœur et le ravissaient bien haut.

* *

Quand j'eus brûlé lentement, lentement, toute ma cigarette, après m'être arrêté un peu aux différents observatoires et kiosques que je trouvais sur mon chemin, à chacun d'eux, après avoir renou-

velé le spectacle où je me complaisais, je me résolus enfin à renoncer au plaisir de cette charmante promenade.

Mais, ravi d'admiration, transporté de joie à cause de ces délices, je sentis s'exhaler de mon cœur un chant de reconnaissance et un bout de prière où je disais : Seigneur, mon Dieu, que vous êtes grand, que vous êtes bon de nous faire goûter tant de bonheur et de consolation dans la nature, même inintelligente, alors que la créature, bien souvent, nous fait tant souffrir, elle qui possède, pourtant, de l'esprit et un cœur !

Luc St. Elme

CURIOSITÉS SCIENTIFIQUES

LA PAROLE ET LE CHANT

Sir Morell Mackenzie, le spécialiste anglais qui a soigné (avec si peu de succès d'ailleurs), le larynx de feu l'empereur Frédéric, vient de donner une étude intéressante sur la parole et le chant.

On croit généralement, nous dit-il, que la parole est un acte tout instinctif et qui ne nécessite point d'exercice spécial. C'est une grande erreur. La parole, même dans la conversation, est un art et un art difficile à bien connaître, que peu de gens apprennent à fond et dont le développement suprême est l'art oratoire. Un homme qui sait parler en public et ménager sa voix arrive avec le minimum d'effort à se faire entendre de son auditoire, sans fatigue pour son propre larynx, tandis que le moindre discours peut être pour l'orateur malhabile une source de malaise et même de maladie. A vrai dire, la culture de la voix devrait commencer dès le berceau. Non pas assurément qu'on puisse habituer un bébé à brailler dans les règles ou transformer son bavardage en tâche laborieuse. Mais il est essentiel d'entourer l'enfant de personnes qui parlent bien, ou tout au moins qui articulent et prononcent correctement les mots. Dans l'antiquité, cette préoccupation était avec raison poussée très loin ; non seulement les Grecs et les Romains se préparaient avec le plus grand soin à affronter la tribune publique, mais ils se montraient peu tolérants pour les orateurs médiocres ; ils auraient sifflé au bout de cinq minutes les trois quarts de ceux qu'on tolère aujourd'hui et qu'on laisse pendant des heures égrener des platitudes dans une langue terne et banale.

Sans entrer dans le détail des soins à donner à la voix, on peut dire qu'il faut tendre à augmenter son volume et sa portée, à l'éclaircir et surtout à en garder le parfait gouvernement. Un point essentiel, quand on parle en public, est d'être entendu de tout l'auditoire et, pour atteindre ce but, mieux vaut savoir conduire sa voix qu'en élever le ton. M. Bright était à cet égard comme à tant d'autres le véritable modèle de l'orateur : on ne pouvait l'écouter sans avoir l'impression qu'il gardait pour ainsi dire en réserve les trois quarts du volume de sa voix.

Un orateur, non plus qu'un chanteur, ne doit pas, en général, entendre trop bien leur voix. Ils tombent souvent dans cette erreur et sont portés à supposer que leur parole ne porte pas au fond de l'auditoire s'ils ne la perçoivent pas très distinctement. Le fait est, au contraire, que si la voix ne leur revient pas, c'est qu'il y a peu de résonance dans la salle, et elle n'en arrive que plus sûrement à son adresse.

Remarquons à ce propos que nous ne connaissons jamais bien notre propre voix et que nous ne l'entendons jamais comme les autres l'entendent. Nos paroles, en effet, n'arrivent pas seulement à notre nerf auditif par l'intermédiaire de l'air ambiant ; elles lui arrivent directement par la trompe d'Eustache et aussi par les os, par les muscles de la bouche et de la tête. Le phonographe peut nous édifier pleinement à cet égard : on y reconnaît fort bien la voix des autres, mais jamais la sienne, parce qu'on ne l'entend plus dans les conditions habituelles.